

Lettre de Claude Elsen à Jean Paulhan, 1950-08-08

Auteur : Elsen, Claude (1913-1975)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Citer cette page

Elsen, Claude (1913-1975), Lettre de Claude Elsen à Jean Paulhan, 1950-08-08, 1950-08-08.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/13891>

Copier

Information sur la lettre

Date 1950-08-08

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière

modification le 28/11/2025

8/août

[1950]

Reçu de Jean Grenier un mot aimable (et flatteur) à propos de ma dernière chronique de la Tolile (où je le citais).

*

Carrefour a posé à une 50 aine de "personnalités" la question : « Croyez-vous à la guerre ? ». Certaines des réponses sont ahurissantes de candeur. Dans le genre : « Non, je n'y crois pas, parce que ce serait trop affreux si j'y croyais... »

La réponse la plus lucide et la plus nette est celle de von Choltitz : « La guerre éclatera entre octobre et février ». La plus drôle (involontairement), celle du couturier Jacques Fath : « Je ne peux pas me permettre d'y penser : j'ai trop de responsabilités à assumer... Mais les événements actuels m'ont, en tout cas, inspiré une collection plus sereine que les années précédentes. » Marcel Rochas n'y croit pas non plus, parce qu'il se sent inspiré, alors qu'il ne l'était pas en 39...

*

Pour moi, j'oserais d'expliquer bien que ma hantise présente n'est pas provoquée par la peur mais par l'incertitude. C'est assez différent.

Chaque fois (et cela m'est arrivé quelques fois) que j'ai été dans le cas d'avoir réellement peur, je me

ouï aperçu (avec étonnement, car je me croyais plutôt lâche) que je me comportais très convenablement, et non sans calme.

Mais j'abandonne les perspectives troubles, les situations aux données imprévisibles : avant qu'elles se réalisent concrètement, le doute où l'on est, la tentation que l'on a d'imaginer plusieurs solutions possibles et d'envoyer toutes les attitudes à adopter, cela est détestable. Sur tout, je crois, dans ma présente situation, qui d'une part me donne à imaginer un tas de dangers et de complications inévitables, et d'autre part m'interdit de décider librement du comportement à adopter.

Comprenez-vous cela ?

*

Mais où quoi lien...

*

R revenons à nos propos sur l'art.

Dans l'apologue de la perdrix, je vous ceci : il s'agit "non d'un signe de perdrix, mais de la perdrix elle-même", parce que l'un et l'autre ne font qu'un, objectivement. Mais c'est parce que le "signe" existe aussi dans votre esprit à vous, chameau, que vous lirez dessus (n'était-ce un corbeau ou un pigeon, vous ne liriez pas).

Dans l'œuvre d'art valable, il me

semble que la fusion ou l'adéquation du signe et de la chose signifiée sont du même ordre : si l'oeuvre est valable, je ne doute pas que la perdrix soit perdrix. Si non, je puis voir en elle un corbeau - ou le contraire. Je n'ai pas ce doute ou cette hésitation avec Braque. Je l'ai parfois avec Vlaminck, pour exemple.

En musique, c'est pour moi plus net encore : Mozart ou Bach ne laissent pour moi aucune place au doute (ni Vivaldi, que je veux de "découvrir" avec ravissement). Mais chez Beethoven parfois (et beaucoup d'autres encore plus sûrement) je sens ce hiatus entre le signe (la forme, dirons-nous pour nous simplifier) et la chose signifiée, qui me paraît soit peu importante, soit franchement inexistante, - comme si la perdrix n'était plus qu'un corbeau couvert de plumes de perdrix...

*

Je vous salue très tendrement pour Malraux. Lui, sans doute, l'art demeure son propre objet, pour lui, c'est cela que vous dites. Mais je ne crois pas que "cela" veut dire : je renonce à chercher ce qu'il signifie. Simplement, il me semble que cette recherche n'entraîne pas sans le cadre de sa Psychologie de l'art : ce serait plutôt l'objet d'une métaphysique ou d'une philosophie de l'art moderne - dont Jean Paulhan a

esquissé une ébauche notamment dans certaines pages sur "l'espace annulé au cœur" ou sur Bohème, que j'ai lues...

Et ne me dites pas qu'il y a contradiction dans le fait que je parle de métaphysique alors que pour Malraux voit dans "l'art devenu son propre objet" un art qui soit "vide de la passion métaphysique" : la signification métaphysique de l'œuvre d'art n'est pas nécessairement voulue ou exprimée consciemment par l'artiste. Est-ce parce que Mozart n'a pas consciemment mis dans son Don Juan tout ce qu'on a pu y découvrir par la suite que par exemple l'interprétation qu'en donne Pierre-Jean Jouvet (dans un livre de premier plan, à mon sens) est gratuite ou fantaisiste ?

Encore qu'il soit difficile de tenir le monde pour une œuvre d'art, il existe comme une œuvre d'art - et nous savons que plusieurs interprétations de sa signification sont possibles : celle des chrétiens et celle des athées absurdistes ou non-finalistes, pour prendre les plus sommaires. Une seule de ces interprétations a pourtant un sens et une valeur réels, et c'est pour celui qui la fait que le signe et la chose signifiée se confondent effectivement.

Mais j'ai peur que tout ceci soit
parallèlement confus. A vouloir trop
simplifier, schématiser...

x

J'en mets au chapitre d'Homo eroticus
sur "Le point de vue de l'Objet". Au fait,
vous en ai-je dit le plan définitif ?
A titre documentaire, je la joins à cette
(déjà longue) lettre. Les chapitres "cochés"
en rouge sont écrits. Les autres sont
entamés ou en voie d'achèvement.

J'ai imaginé l'Appendice 3 (Le "dossier"
Don Juan) d'abord pour éviter de trop
nombreuses ou trop longues citations
ou références dans le corps du texte,
ennui pour étoffer le livre, que je
craignais un peu court.

(Vous ne m'avez pas dit s'il eût été
souhaitable que je m'excuse de mon
retard auprès de G.G. et lui demande
quelque délai.)

Touté amiti

Claude Elsen